

LA C.G.T. DANS L'ENGRENAGE...

La C.G.T. a demandé aux Trade-Unions britanniques, une action en vue d'inciter le gouvernement socialiste de M. Attlee à fournir à la France une attribution exceptionnelle du charbon de la Ruhr.

Cette Initiative, venant de la C.G.T., est non seulement vouée à l'échec le plus complet, mais aussi, démontre le désarroi où la filière de la collaboration de classes a jeté les bonzes syndicaux.

Le charbon de la Ruhr est devenu indispensable, vital même pour l'Économie française, du fait de la diminution massive de l'extraction de la houille britannique - due à des circonstances dont l'énumération dépasserait le cadre de cet article. Cette réduction de la Production interdit l'exportation du charbon anglais qui suppléait avant guerre, dans une très large mesure, à l'insuffisante production des bassins houillers français.

Le nouveau fournisseur, le charbonnier américain, est gêné dans ses exportations par les troubles sociaux passés récents et à venir, l'appoint polonais, - très relatif d'ailleurs, 100.000 tonnes mensuelles - en butte à des difficultés nationales d'extraction et internationales de transports, de contingents considérables alloués à l'U.R.S.S. et enfin lassé d'une non-réciprocité des échanges dus par le capitalisme français, n'a jamais atteint ce chiffre modeste des 100.000 tonnes mensuelles.

Il s'ensuit donc, que le salut réside maintenant, uniquement, dans la réception du charbon allemand.

C'est que l'Économie de la France est tributaire de cette matière première. La sidérurgie a un absolu besoin du charbon gras de la Ruhr - dont elle fut toujours un client considérable - pour maintenir le rythme de sa production.

Entendons-nous bien. Les besoins de la France en produits sidérurgiques n'intéressent le grand patronat, qui dirige seul en fait la sidérurgie nationale, qu'en vertu des bénéfices qu'ils sont susceptibles de lui rapporter. Lorsque M. Eugène ROY, président de la *Commission de Modernisation de la Sidérurgie*, mais surtout directeur général des Aciéries de Longwy, préconise le retour des échanges fer-coke - qui ont d'ailleurs permis la deuxième guerre mondiale - il se place évidemment, sur le terrain-dividendes et délaisse l'intérêt collectif.

La demande de la C.G.T., épaulée donc d'une singulière force les désirs du Grand Patronat Français, lequel, comme chacun sait, affectionne tout particulièrement les sièges entourant les tables des *Conseils d'administrations* des grosses sociétés sidérurgiques.

Or le Patronat français est «*conseillé*», pour ne pas dire assujéti, à la Haute-Banque, laquelle, par le truchement des Partis qu'elle contrôle soit directement, soit indirectement - et aucun parti ne peut échapper à cette loi qui le domine à son insu lorsqu'il lui est rebelle, chose très rare - soit par la thésaurisation des *Bons du Trésor* qu'elle manie à sa guise, impose en définitive ses volontés sur tout gouvernement, QU'ELLE QUE SOIT SA COULEUR.

Comme la C.G.T., loin d'influencer la conduite de l'État, est de surcroît au contraire sa servile esclave - et les exemples du blocage des salaires, des torpillages de grèves, les démontrent amplement - ses manifestations vont souvent au-devant des désirs du Patronat. Sa demande ridicule aux Trade-Unions prouve cette affirmation.

Car cette demande est ridicule puisque les membres du Bureau confédéral qui l'ont formulée savent fort

bien qu'elle est irrecevable. A moins qu'ils ne soient de parfaits crétins ou de fieffés coquins, ce qui, après tout, est possible.

La politique de l'Angleterre concernant la Ruhr est pourtant connue de tous. L'occupation de l'Allemagne impose des frais considérables aux contribuables anglais d'une part, et ces derniers exigent un allègement substantiel. D'autre part, les circonstances actuelles favorisent la main-mise par le Capitalisme anglais d'une certaine partie de l'économie allemande grâce à l'octroi de crédits se transformant en participations dans les entreprises allemandes.

Pour que les capitaux anglais ainsi investis puissent rapporter d'agréables dividendes, il faut que l'économie allemande soit à taux minimal. Or ce taux absorbe où absorbera le total de la production charbonnière de la Ruhr, production actuellement fort réduite.

Placé entre les implorations de la C.G.T., agent fidèle de transmission de la Haute-Banque française - nous l'avons vu et les injonctions de la Haute-Banque britannique qui lui impose ses directives, le gouvernement anglais ne peut évidemment pas hésiter.

Notre servile C.G.T. s'est-donc délibérément placée dans une situation ridicule. Mais elle n'avait pas le choix; sa conception erronée de l'intérêt général l'y a poussé.

Voyons s'il est naturel que l'État doive avoir constamment en vue l'intérêt général - puisqu'en théorie il est l'émanation de la volonté de tous, ce qui est d'ailleurs faux - la C.G.T., elle, a été fondée pour défendre, dans ce régime, les intérêts, non pas de tous, mais uniquement, exclusivement des salariés.

En abandonnant les principes pour lesquels sa nécessité historique l'a créée, en trahissant sa mission fondamentale elle devait fatalement sombrer dans l'utopie d'une collaboration de classes qui se retourne naturellement contre les syndiqués, contre tous les travailleurs.

Embourbée dans l'ornière ou stagne le Capitalisme, la C.G.T., réduite à l'impuissance, ne peut que prolonger les erreurs et les impossibilités du régime qu'elle devait aider à abattre au lieu de lui venir en aide.

Révolutionnaire dans son essence, toute organisation syndicale qui ne veut employer des moyens révolutionnaires est, non seulement vouée à l'impuissance, mais aussi, forcément et par voie d'enchaînement, à la TRAHISON.

Jean PROLO.

LES SYNDICALO'COMMUNISTES

•- ■ à l'/piivre =

Les faits qui suivent viennent de se passer dans une maison de serrurerie rue Saint-Amand, Paris (15*) où une bande de staliniens voudrait détenir le monopole de la direction des gars qui y travaillent, Mais heureusement qu'un militant de la Jeune C.N.T. est là pour freiner leur allure de collaboration.

Au mois d'avril, cette maison ayant du travail urgent à sortir, la direction demanda de faire des heures supplémentaires, et naturellement nos syndicalistes cégétistes établissaient déjà un horaire, quand notre camarade de la C.N.T. proposa, lui, au contraire, de ne pas faire d'heures supplémentaires, mais puisqu'il y avait du travail de demander une augmentation de salaire, et, après quinze jours de lutte, une augmentation de 1 fr. 25 de l'heure fut accordée et le travail exécuté en temps voulu.

Au début du mois de juillet, les délégués ayant appris qu'une maison payait 6-fr, de plus de l'heure, s'avisèrent de demander une augmentation, et, après entrevue avec le patron, l'augmentation fut accordée. Mais, vu qu'il allait y avoir une augmentation de 20 à 30 %, le patron leur demanda de lui faire confiance, et qu'il donnerait le tout, ensemble. Naturellement ces plats valets du patronat acceptèrent, et le 2 août, pour la paie, ils furent tout surpris de ne pas toucher les 5 fr, promis, pour toute réponse, le patron répondit que, vu qu'il y avait revalorisation des salaires, il nous classait suivant les accords convenus, et personne ne rouspéta, trouvant cela très-bien, à part notre camarade, qui fit remarquer que lorsque les ouvriers, demandent une augmentation de salaire, c'est parce-qu'ils en ont besoin, et non pour faire des grâces au patron, et que, si, les copains avaient exigé l'augmentation immédiate, ils n'auraient pas perdu 1.200 fr. La vérité éclatait, encore grâce à notre camarade, mais tout seul

• contre une quinzaine, Il ne pouvait obtenir le rappel des augmentations prévues,

Et puis voilà quinze jours à nouveau, il fut question pour la saison d'hiver, de ne plus faire que 44 heures au lieu de 45, aussitôt les hauts cris retentirent que cela diminuait la paie et qu'il fallait produire pour relever la France, et vu que la paie n'était pas suffisante, de faire 48 heures. Une réunion eut lieu le soir, et notre camarade leur démontra que là à été menée de quarante heures avait été une bataille de longue haleine, et que pour la diminution de la journée de travail, des copains avaient versé leur sang pendant les grèves et, que au lieu de faire 48 heures, ils valaient mieux ne faire que 44 heures et demander une augmentation. et sur 20 ouvriers qui employaient cette maison, 17 acceptèrent la proposition de notre camarade. Les deux délégués montèrent au bureau, et au lieu de demander un salaire plus élevé, s'arrangèrent avec la direction et il fut décidé que Tateier ferait 48 heures et que ceux qui travaillaient au dehors en seraient à 44, finalement, fait que, contre leur volonté, les copains font 48 heures, et n'ont pas d'augmentation. Les copains du dehors rouspétèrent et notèrent que, prit donc, l'initiative de demander, pour tous les compagnons de ville une augmentation. Cela eut pour but de déplaire aux délégués qui insultèrent notre camarade, en prétextant qu'il n'avait pas le droit de demander l'augmentation, et que s'il avait demandé, qu'il la demande pour lui-même, qu'il était un diviseur de la classe ouvrière, et que les dirigeants de la C.N.T. étaient payés pour faire ce travail-là, qu'ils étaient comme Froidevq^ qu'ils préféraient plutôt s'abaisser que de mourir. A ces mots, notre camarade leur fit remarquer que, s'il y avait des lâches et des traîtres, ils se trouvaient au sein de la O.G.T., que le camarade Juchot, secrétaire du syndicat des serruriers, était, lui, parti travailler en Allemagne, quoiqu'il eût reçu sa feuille 48 heures à l'avance, et préféra partir en Allemagne plutôt que de prendre le maquis. Que le camarade Porte Jean, de la maison S.T.R.A.M. E.T>, en qualité de chef d'équipe, demande aux ouvriers de travailler en attendant la paie qui arrive presque tous les samedis à midi et demi ou une heure, alors qu'en véritable syndicaliste qu'il se prétend, et il devrait si ?@r. ? **a,e * l'Heure. Alors ils se doolèrent sur notre camarade, et " i@!1* du Il avait fait comme beaucoup qu'il avait pris le maquis pour faire du marché noir, et même menacèrent de le frapper. Alors que ce camarade père de quatre enfants, fuyait devant la Gestapo venue pour l'arrêter, et abandonnait sa femme et ses quatre gosses, et que pour les nourrir il dut arracher des pommes de terre du matin au soir, et des topinambours et comme lit, le sol d'une étable à bœuf avec un peu de paille comme matelas, et cela pendant trois mois et demi, jusqu'au jour de son arrestation par la milice.

Voici, gars du Bâtiment, comment l'on traite ceux qui vraiment vous défendent, et refusent de s'abaisser comme le font les Staliniens, Cégétistes.

Camarades, il n'y a qu'un seul syn. dloat vraiment révolutionnaire pour défendre toute vos revendications, c'est la C.N.T., aussi, rejoignez nos rangs et chassons ensemble ces syndicats politiques qui ne pensent qu'à eux, s'ils retroussent leurs manches, mais c'est pour découper le gigot, ou frapper sur, nos camarades, qui leur diesnt leurs quatre vérités.

■ Tous à l'action directe au sein de la C.N.T.

BRUNET André.

La Révolution actuelle

Nous vivons une phare d'élf-'gra))-(U rfevouiilitin,,. Uml -impni@» ment itleSüüo par la grande major ité des hommeiv si: ■■ d'on évidenà'è ft'èciate pas aux yfeux de 'tous, c'esi qu'il est de coutume de n'étudier/.que le côté»idéologique de ces grdtelte évé-i nempnls périodiques. Or, la [/ .évolution aclucilfe, qui renyerse||joules les données connues, dôbulé.'jbar ou ont fini,' iariiehlablement d'asleurs, toutes les révolutions passées. : par lès taïts matériels. K | ■, ' ,p" ..

Comme-toutes les révolutions;.vé-,cues ont été-engendrées par un fort.1 courant idéologique, -, révolutionnaire'. pour ' d'époque, 'l'esppit * contemporain en. attend le même prpr. • icéssus. .C'est,,là l'erreur, commune, répétons-le.'-■/,

L'actuelle ■ transformation'- radfcàfe, a ' débuté voici ., mtesietirs,' •annéçs. déîét;.,dii te)oitte\$' dans rsâ pMs'e'.dcS'ér; • lérée. Il Seiribl'è '-■p/'car l'abSëncé:,'de" réfcùl, du ténïps

'saine- analysèl" dès" 'gi'ànds' 'faits- ,d;o'Tj:M' ciaux nous étant interdite', U est : honnête ' de : ipotetrer' ' pn'è;,,.pr.ùd:érideii éiémerit^ir.è ■ dapS'— il Semblé,'^80,40;^ Técl^qTbèiqu^dl^WÛa'-Uà^ejjla" I présente .i^éyoïutldûV'rfr

La recherche e'Ulà , conservatvOn dèi.Ictfd(itj?é:' attitrés sont. subordonnées, dans le régime actuel, par la quantifié ,'ebtUa ■qualité vîduppre^uul'y mis à la poitee du/pouyoïryd acuat du - consonlmatdûl; IltelenspitteijdiÀC^; Une lutte pôur'la dimi1ràition;ldu lipte de revient «et dont'Péthdé' a été 'faite; dans le «■ Libenlau el» du 13 dé i , cémbreïy

normale, en effet, la-glande' capa-1 cité de production'doit — en dirti 1-riuantles-.Irais*générauxîrd,iii.fe:cu- dui,t^ lui-môjïie grâce' à. rsa 'quantité j~Jj ' pér mette dés' possibilités très gran-des à rla' 'consommation düs" fac-' teuis, -étudiés dans) l'article déjà,1 /cité;-.' înteCTteiîneripgqdi marche r,égulière ?oë iCe;ÿgn^é-R&él-freinent. à ;ieÿr;^ot^',lfe5^i|^##4|^i .ce» Progrès' technique pèrlteBaieur'.t

Mais' les;

artilpielienient,',, rèëiy,e1iij\$- ; ^é'üCé, ; progrès « ayant tété aperçüs ;pàr l ,lè' grand public ont an)enéj çl^ez-' .cè: dernier' des besoins notitipjiw*,. comme Ja satisfaction d'un désir'direz l'enfant en engendre, automatiquement d'autres. , ■

■ Nos pères admettaient de j fort bonne grâce d'aller quérir eux-mè-rnes, soit à-la ville, soit à la gare, les colis ou achats effectués. Avant guerre, une large « domiciliation >> était accomplie par roule soit par les- Grands Magasins, soit par les services routiers à grande-' ou moyenne distance soit par la S,N. C.F. elle-même. Le producteur dont les moyens de livraison directe et à domicile étaient nuis voyait sa clientèle s'éclaircir en vertu, précisément, de ces nouveaux besoins nés du progrès technique.

Les exigences vestimentaires des prolétariats divers fort légitimes d'ailleurs — sont sorties des possibilités que la Production possédait, grâce au Progrès Technique, do mettre sur le marché dos produits dont le prix réel était moindre que dans le passé, J! en est jusqu'aux congés payés qui furent rendus possibles — et agréables — grâce a la rapidité des moyens de locomotion divers, des diminutions des frais — hôtels, repas, articles de souvenirs, etc... — dus évidemment aux bienfaits du Progrès i'ecbni. que. Les exemples fourmil- lènt par centaines et' nous arrêtons là les nAtres pris en- tant que * prototy-

.ppS, ,ÿ» _ J -,.,—, —'—!-} * ■ ■

« Là, guerre, pie én graqde parité. • dés' contradictions existant entre ce Progrès ' Technique ep. le cadre rigide du régime, a aéctilé, dans une certaine mëshrc et ' dans certaines industries', l'évoitlon tech-, nique. nj ■ '»./-te '4',

Elle-a exacerbé la recherche des -'matières premières féjà utilisées en modernisant — dans tes pays en ayant les, possibilités y- 'es moyens d'extraction -'et . dé levage. Elle a, aussi augmenté la capacité de la production — sauf momcnla-nèmeO.t 'dans les' pays dévastés.

• C'.et'Accroissement du potentiel eco-nomldUé .fait-'se dresser par ja cér.titudé'i' de leur puissance ma- tè-;,'rlé.lle,^'-iX.jes' ühs cotetre-les autres dés dirigeants.;,dé divers, pays, en 'àtlédant/h'éias queides peuples . ;;;s'è4tî;é;tueri:t. jfi» 'jf-, C'est V' guerre, avfeg.jes' iAp** iM^iwdbydSmS^iijl /a--accélééré les \ dans, c'er-

j 'Yirndsl'd'oiTidipies; ' Lesteproduits ./&yn-' thétiques'- se. sont, largement ' déve-m ^mmm dans, -les'. - téxti-

les, dates les matières plastiques îrtëP.dnÀmë; -dictes* lialimetetâtion,, que l'on est/ tout surpi is de1 li ouver ici. L'évolution est da'antage âccen--tuée dans le(-cadre de l'energie em-de,;'; produ'e-

- tion'et'offré/des possibilités réelle-,■4 ment,;;-incroyables. : l'énergie nu-

'J' ;r . (SUITE PAGE 4.) •
REVOLUTION ! ACTUELLE

Suite de la lr, page

Lorsque son application dans la g production pacifique sera possime

— et ce sera selon toute probabilité 'dans- quatre ou cinq ans» au ; plus — le régiüè çâpdahste,vdans l'impossibilité ,de rester de fond

, ..en comble ses, bases industrielle-et sociales, sera menacé...de TOPW-Enfin Tes besoins immenses de ia guelfe ont permis 1 utilisatibn de matières premières .secondaires' .çt > qui risquent de remplacer' defxiïi- ti'-vément oériainès' 4e ' léurs aeyan-Cièfée. * a :. ' ' , ; ' - , ■ ■

L'après-guerre , a ' non seulement ■lissé ippndants^lê^r^rç#^; mes: qui l'dniénifédrée', mais,- aussi et. surtout, les • ont/ aggravés. Des, ' ; . millions »d 'individus, dans 'les : pays - g sinistrés,-r-ront des besoins';. astionp-v An i q'üés' qu,é';;;lfL ruine ' mqné taire': de

i la mâtionivompécHe ' :de: , '...satisfaire...

, Sur le; ,plan-. industriel; «le pouvoir , Z -■ , .dlSobàj^Sjînfæspétant 'virtuelle^ N mont iritéyjeviri-à- celui d'avant-giier- ■ re, déjà, fori . insuffisant; entraînant ' . une'vstagnation^déi'la. Prôduction et engenciréré tout, prochainement son ; effondrement mondial. §|g|

• Le ttpitalisme...; conscient dé sa faiblesse., et désirant survivre même •âù ptx, dé l|ëp^bè^sipnà3 douloreü-3 sésAAtésirè augmenter "le.standard .. 'de vie, des. masses laborieuses afin d'en, profiter par', suite de la con- . sommation, supplémentaire qu'il i entraînérait, ' mais sa , slructAire -toute entière, lq lui ; interdit, d'où une agitatlç>ri encore Aéonf Usé, dé-sôfdbnné.e même, et chaotique au surplus, ;'-dès masse- souv'rières du monde entier.

- Les faits matériels — nous ve- { lions dé' lé voir — S'ont révolutionnaires, aussi bien b an s leur essence que dans leur mâtérialisatipn. Ils créent un immense désarroi social en perturbant toute l'écono- mie capilaliste '— qu'elle soit privée ou d'Etat. Si l'esprit ne suit pas encore, c'est parce qu'il n'a pas' saisi jusqu'alors les causes exactes qui violentent tant les faits.

Les politiciens de tout poil, unis au capitalisme, lui masquent l'élémentaire vérité. Lorsque les deshé ri- tés, les exploités et les opprimés de toutes classes' comprendront la situation actuelle, l'agitation sociale

s'organisera forcément, plus ou moins harmonieusement et alors — alors seulement — les idées seront révolutionnaires. C'est, précisément, l'une des tâches des anarchistes que dévoiler les causes — toutes les causes — qui empêchent la compréhension des événements afin de hâter la venue de l'in sur-r action.
MONDIUS.